



FRÉDÉRIC SOLO

Les premiers chapitres

PREMIÈRE PARTIE

1

Toulon, 20 juillet 2005, 08h50

MOURILLON, MAISON DE MAGGUÉ.

Empressée de retrouver Jérémy avec qui elle envisageait depuis quelques mois de nouer une relation plus intime, Rachel marchait d'un pas rapide. Les cheveux bruns coupés à la garçonne, de grands yeux verts, un sourire charmeur, elle était mince, un rien athlétique et s'était habillée pour la circonstance : un débardeur de couleur rouge au décolleté échancré, un corsaire en lycra, et des chaussures de sport enfilées sur de fines socquettes.

Elle lui avait proposé son aide pour finir son emménagement sans savoir que Jérémy se sentait réellement submergé : A l'issue de son concours, il avait rejoint sa région natale où l'hôpital Font-Pré lui avait offert un poste d'interne en pédiatrie. Une occasion rêvée pour renouer avec ses racines. Mais cela avait dû commencer par l'installation dans la maison de famille, désertée depuis plus de vingt ans. Les fantômes du passé l'avaient attendu aux portes de l'oubli et allaient surgir pour lui révéler l'impensable.

Rachel arriva sur place : Numéro 236; la Maison de Maggué. Une vieille maison de village : façade de pierre, volets clairs, une porte massive

déformée par le temps, pas de nom, pas de sonnette. Elle frappa à l'aide du marteau en fer forgé. La rue résonna autour d'elle.

Quelques instants plus tard Jérémie apparut ; brun, ébouriffé, pas rasé, les yeux gonflés de sommeil, en tee-shirt et caleçon court.

— Bonjour, Rachel. Je suis content de te voir.

— Moi aussi. Tu as l'air d'avoir passé une mauvaise nuit.

— Elle n'a pas été de tout repos : J'ai eu trois SAMU et j'ai dormi quatre heures.

— Ça s'est bien terminé au moins ?

— Oui. Un enfer en fait..., garda-t-il. C'était moins difficile que ce qui t'attend. Je t'avertis, c'est le chantier ! Tu vas regretter de m'avoir proposé ton aide.

— Un chantier. Allons voir ça ! Tu as sauvé trois enfants cette nuit, mais c'est moins dur que d'emménager.

Elle sourit, fit semblant de retrousser ses manches, puis l'embrassa au coin des lèvres.

Jérémie frissonna de plaisir.

— Allez, pousse-toi un peu que je voie ça. Un chantier...

Elle se faufila à l'intérieur : Un désordre innommable régnait dans la maison. Son entrain se volatilisa aussitôt. Chantier ? Il a dit chantier, mais cela ressemble davantage à un entrepôt ! De nombreux cartons s'entassaient dans les escaliers et le salon. Certains avaient même expulsé leur contenu tout près. Sur la table basse, face à un mobilier en formica orangé, une canette de Coca-cola étranglée s'appuyait à une pile de courrier.

— Depuis combien de temps est-ce dans cet état ? Un peu de tact, soyons moins directe.

— Un certain temps à vrai dire. Une éternité en réalité, pensa-t-il. Plus personne ne vit ici depuis très longtemps et avec mon travail, les gardes et les astreintes, je n'ai pas trouvé une minute.

Rachel n'insista pas. Elle sentit qu'elle s'engagerait sur un terrain glissant.

— Veux-tu un café?

Elle acquiesça de la tête et Jérémy disparut dans la cuisine. Le seul endroit rangé dans lequel il devait vivre le plus souvent. Elle posa sa veste sur le dossier d'une chaise et flâna à droite, à gauche, histoire d'établir une stratégie de rangement. Par où commencer?

Elle s'arrêta devant quelques bibelots en porcelaine qu'elle caressa du bout des doigts, une petite famille de chats gris et blancs, un troupeau d'éléphanteaux nacrés, et contempla avec intérêt un sous-verre sur une étagère. Une photographie de famille à la couleur passée, où Jérémy et ses parents se tenaient debout, tout sourire, blottis les uns contre les autres, la mer en arrière-plan, quelques voiles et mouettes blanches figées dans la clarté d'un ciel sans nuage. Jérémy avait la même coupe de cheveux, le même regard qu'aujourd'hui. Le papa était beau garçon, une mèche lui tombait devant les yeux. Il avait posé sa main dans le creux des hanches de sa femme. Une beauté hors norme, dont les longs cheveux blonds bouclés semblaient flotter sur ses épaules. La photo devait remonter à une vingtaine d'années.

— Ce sont tes parents? demanda-t-elle en prenant le sous-verre.

Jérémy la rejoignit, observa avec tristesse ce souvenir d'enfant. Il se pinça les lèvres nerveusement.

— Ils sont morts quand j'avais cinq ans...

Les mains de Rachel lâchèrent prise. Le cadre se brisa sur le carrelage où les débris s'éparpillèrent. Son visage pâlit comme la lune derrière la brume alors que ses yeux verts se voilaient. « Je suis désolée Jérémy... » Elle détourna son regard et alla s'asseoir dans le fauteuil face à la baie vitrée.

Rachel avait ramené ses genoux à la poitrine et semblait vraiment troublée. La mort, toujours la mort. Nous ne sommes que reflet.

— J'ai aussi perdu mes parents, toute petite. Ça m'a vraiment perturbée.

Je suis vraiment désolée... J'espère que tu ne m'en veux pas.

Jérémy fit un geste de la main pour signifier qu'il y avait plus grave, mais il s'agissait de convenance. Il s'accroupit et recueillit les plus gros morceaux. Cette photographie est la seule qui nous réunisse. Sur les autres, papa ou maman prenait la photo et il en manquait inévitablement toujours un. Toujours, des moitiés de souvenirs.

Dans la cuisine, la cafetière toussota, comme pour annoncer qu'il fallait passer à autre chose. Il se leva. Reposait le cadre sur l'étagère.

— Le café est prêt. Veux-tu une petite ou une grande tasse ?

— Grande, merci. J'en ai vraiment besoin.

2

Toulon, 20 juillet 2005, 17h50

MOURILLON, MAISON DE MAGGUÉ.

La première étape consista à rassembler tous les cartons dans un coin et à ranger le reste pour qu'il y ait un peu d'espace pour circuler. Jérémy avait empilé du linge sur son lit. Les cartons béants avaient été scotchés ou remplacés. La canette de coca, à la poubelle, avec le verre brisé. Le courrier trié et rangé. Rachel avait passé le balai. Jérémy avait eu du mal à détacher ses yeux de la danse endiablée qu'avait menée son débardeur rouge. Elle avait roulé l'élastique de son corsaire pour libérer un bandeau de peau claire qui accentuait la cambrure de ses hanches avec une sensualité hypnotique. Jérémy avait été au ralenti pendant quelques instants, mais la pièce se présentait à présent dans une configuration normale pour un emménagement. Enfin, presque : encore aurait-il fallu qu'il y eût de la place dans les placards, dans les meubles ou encore sur les étagères. Tout était occupé par les souvenirs de famille qui semblaient enterrés là comme des fantômes du passé, des reliques incrustées, intouchables. Le temps semblait « pauser » avec cette photographie au verre brisé.

Rachel prit un peu de recul et tout lui parut tout à coup évident ; la photographie avait repris sa place. Comme si rien ne pouvait ébranler ce lieu, un espace-temps figé où tout reste constant, immuable. Cette maison s'apparente à un véritable musée ! Pas étonnant qu'il n'ait pas pu s'installer définitivement.

— Nous prenons des cartons et nous vidons les placards de toutes ces vieilleries ! Es-tu d'accord ? dit-elle avec entrain.

Jérémy grimaça. Il redoutait depuis toujours de tourner la page de ce vieux livre poussiéreux. Surprise, angoisse, colère ? Il ne savait pas. Sa gorge se serra. Quelqu'un voulait ranger sa vie et allait beaucoup trop vite. Il s'était levé sans s'en rendre vraiment compte et faisait les cent pas au milieu de la pièce. Maman et Papa doivent rester ici, avec moi... Il la regarda un instant et ravala toute son appréhension. Rachel montrait un enthousiasme désarmant. Le naturel d'un enfant qui arrive à tout faire passer tellement il semble sincère et sans arrière-pensée. Elle aurait pu dire : « Allez, allez, ça va être génial, crois-moi ! Viens ! »

— Non, pas comme ça. Je veux trier et ne pas tout enfermer dans le noir.

Tu comprends ! Il avait pris une petite voix aigüe. Un peu comme celle d'un gosse qui a peur qu'on éteigne la veilleuse. Un de ceux qui craignent, dès la nuit tombée, que de grands yeux ensanglantés, monstrueux, viennent les surprendre pour les dévorer. Rachel le regardait avec tristesse. Son enthousiasme s'était déchiré. Je ne veux pas enfermer papa et maman, je veux qu'ils restent auprès de moi. Il piétinait sur place, les mains jointes comme un appel à la prière. Pas dans des cartons. Je souhaite les garder ici.

— D'accord, comme tu le voudras. Je veux simplement t'aider. Corriger ce faux pas. Elle déballa un sourire immense, de grandes dents blanches bien rangées, et se redressa. Elle s'approcha puis lui murmura « Si tu veux en parler, n'hésite pas ». Elle effleura le coin des lèvres d'un léger souffle chaud. Le cœur de Jérémy explosa. Mon Dieu, elle a une odeur de vanille. Une gousse de vanille dans un tee-shirt rouge ultra sexy !

Il sourit.

Faux pas corrigé.

3

Toulon, 22 juillet 2005, 23h50

MOURILLON, MAISON DE MAGGUÉ.

Qu'est-ce que le passé d'un enfant de cinq ans? Qui peut le dire vraiment? Une succession de joies, de pleurs, de découvertes, ou encore un gros paquet d'émotions où le cœur domine plus que la raison? Les souvenirs grandissent et se transforment toujours un peu avec l'âge. Inévitablement, ils se déforment, s'étirent, se diluent avec le temps et finissent même par disparaître totalement. Alors, quand on a trente ans, comme Jérémy, il en reste encore quelques-uns. Il y a ceux dont on se souvient simplement et ceux que les proches racontent un soir à table lors d'une réunion de famille. Mais, Jérémy n'avait jamais eu droit à : « Te rappelles-tu, chérie, quand le petit est tombé dans la boue et qu'il a hurlé en pleurant, « Maman, maman, j'chui tout chali, j'ai du caca partout! » ou encore, te rappelles-tu la jolie blondinette qu'il tenait par la main, à la maternelle, et qu'il embrassait d'un gros bisou baveux avant de rentrer à la maison » Et bien non, Jérémy n'avait pas ce genre de souvenirs. Uniquement les siens : Ceux des autres, enterrés avec leur propriétaire, dans la tombe, digérés par les vers.

Sa grand-mère, Maggué, décéda peu de temps avant sa naissance. Il avait perdu sa mère alors qu'il n'avait que trois ans, et deux ans plus tard, son père ne lui avait pas survécu. Une hécatombe, un génocide dans le cœur d'un enfant. À l'exception de ses parents adoptifs, Marie et Julien

Coudert, il ne lui restait aucune famille. Alors, la peur l'avait assailli et l'empêchait de croire que ces reliques pourraient lui raconter de belles histoires. Ne pas les déranger, les laisser jusqu'à la fin des temps...

Rachel avait ouvert le buffet. Un meuble massif à deux étages. Dans la partie supérieure, il n'y avait rien d'exceptionnel ; de la vaisselle en porcelaine peinte à la main, deux vases en verre teinté, un rouge, un bleu, dont le fond supportait une fine couche de calcaire. Ils remplirent trois cartons. Jérém y irait à IKEA acheter une ménagère neuve. Une façon symbolique de prendre réellement possession des lieux.

En bas, c'était une autre histoire : tout le contenu s'écroula lorsqu'il ouvrit les portes. Une tonne de papier, de photos en vrac, de coupures de presse, se déversa en cascade à ses pieds. Un cauchemar. Combien de souvenirs allait-il déterrer de ce monticule ? Combien de bons ? Combien de mauvais ? Ne pas y toucher : Le passé brûle parfois comme l'Enfer, lui cria la voix panique.

Rachel avait plongé les mains dedans, comme un enfant le ferait dans un coffre à jouets. Jérém y l'avait observée, une fois de plus, sans pouvoir rien dire. Il avait l'impression de la connaître depuis toujours, que sa bonne humeur, son entrain, le poussaient à tout accepter. Et ça, ce n'était pas qu'une impression. Il n'avait jamais su lui dire non. Courage, elle est de ton côté. Exhume ce sordide passé et va de l'avant... Elle n'attend que ça...

Il rassembla un tas, qu'il posa sur la table du salon, avec cette voix intérieure qui répétait sans cesse « Tu vas le regretter, comme tu vas le regretter ! » alors que sa raison lui lançait « Vas-y, n'aie pas peur. Fonce ! » Il s'assit, et resta immobile quelques secondes, l'esprit occupé par ses pensées dignes d'un schizophrène en combat permanent avec l'autre-lui-même.

— Quelque chose ne va pas Jérém ?

— D'après toi, vais-je trouver des bons ou de mauvais souvenirs ? Bons, réponds bons. Un petit coup de pouce pour la suite.

— Il n'y a peut-être rien du tout, là-dedans. Tu ne devrais pas te faire autant de soucis.

Jérémy exprima un sourire forcé. Rachel posa une pile de papiers à côté de la sienne et s'assit tout près.

— Que s'est-il passé ? Tu ne veux pas en parler ? Tu sais, ça fait toujours du bien de se confier. [Silence]. Elle faillit crier pour le bousculer, mais jugea qu'il ne fallait pas aller trop loin. Allez, ne garde pas tout ça pour toi, bon sang ! Partage... Jérémy, partage.

Il la regarda sans tourner la tête, se pinça les lèvres et farfouilla dans la pile devant lui sans vraiment penser à ce qu'il faisait.

— Mon père est mort le jour de mes cinq ans... Tu te rends compte ; à chaque fois que je fête mon anniversaire, une partie de moi meurt avec le souvenir de mon père. Toute l'année, je vis avec ça. Je redoute que cette date arrive et elle arrive toujours. Tu vas me dire que c'est évident, mais chaque année la douleur revient, comme une crise d'arthrose insupportable. Et je n'ai aucun remède. Il se mit à trembler et sa voix reprit cette intonation infantile : Petite, aiguë, tremblotante. Il avait revêtu la peau de Jérémy-80, le petit bonhomme à peine plus âgé que celui présent sur la photographie. Comme je voudrais être né un vingt-neuf février. Tu vois, le vingt-neuf... Une fois tous les quatre ans. Ça serait tellement mieux ; une fois tous les quatre ans !

— Mais, que s'est-il passé ? Donne-moi les détails, enfin !

— Et bien, il avait fait beau toute la journée. Je m'en souviens parce que nous sommes allés jouer au ballon, sur la plage, avec papa. Le soir, y'avait une belle surprise à la maison : Un gros gâteau au chocolat avec une bougie bleue en forme de cinq dessus. Et j'avais eu un superbe cadeau : une trousse de chercheur d'or ; une petite lampe torche, toute

noire... avec un anneau chromé, une carte et une boussole blanche et rouge. Papa, il m'avait laissé sortir dans le jardin. Je voulais essayer ma lampe dans le noir et trouver le trésor. Un vrai trésor, parce que y'a toujours des tas de trésors dans le jardin. Aux pieds des arbres, tu sais; on creuse un peu, et on trouve tout plein de choses. Papa, il organisait souvent des chasses au trésor dans le jardin et moi j'aimais ça. J'n'en ai plus fait depuis... » Rachel prit sa main dans la sienne. Il ravala un sanglot. « Papa, il travaillait. Marie était venue pour lui donner les sous du magasin. Elle fermait la boutique parce que papa, il voulait rester avec moi après l'école. Il était trop gentil mon papa. Il était assis, là juste à côté. Je pouvais le voir du jardin. Mais, au début, j'n'savais pas que j'n'étais pas tout seul. Y avait des yeux derrière les arbres. Ils me surveillaient, ils étaient là pour moi. Mais moi, je cherchais mon trésor, je ne voulais pas voir les yeux. Et je les ai vus. Ils étaient grands, très grands. J'ai crié, mais papa, il n'a pas entendu. Et puis y'avait cette lumière, une lumière violette. Alors je me suis retourné, parce que y'a pas de lumière violette dans mon jardin et j'ai vu... toutes ces bestioles voler autour de moi. Il y en avait partout. Elles me frappaient la figure, j'n'arrivais pas à garder les yeux ouverts. J'avais peur que les bestioles, elles rentrent dedans. Alors j'ai mis mes mains sur mon visage et j'ai regardé entre mes doigts : au milieu des bestioles y'avait une ombre, avec de grands yeux comme ceux derrière les arbres. C'était les mêmes. Papa, il ne voyait pas. Marie, non plus. Je n'pouvais pas bouger. Y'a tout qui tremblait dans mes jambes et les bestioles, elles tombaient par terre. Alors, j'ai encore crié et puis, il s'est mis à pleuvoir. Une averse épouvantable avec de très grosses gouttes. Je n'pouvais pas bouger, mes pieds, ils s'enfouaient dans la boue. Les bestioles, elles flottaient dans l'eau. On aurait dit de gros papillons, tout gris. Et puis, y a eu un grand boum. J'ai cru que c'était le tonnerre, mais c'était trop

fort, c'était à côté de moi, derrière les arbres, comme un coup de canon. L'ombre m'a regardé avec ses grands yeux. Je les ai vus se retourner. Ils se sont retournés dedans, tout blancs, et l'ombre, elle est tombée devant moi, dans la boue. J'ai crié encore plus fort. Parfois, j'entends encore mon propre cri et je vois ces grands yeux dans mes rêves, et même dans la glace le matin quand je me brosse les dents. Je les vois partout. Ils remplacent les miens, ils me font peur et me dévorent. » Rachel lui serra la main avec compassion. Comme si cela avait été un déclic, un retour au monde réel, il reprit sa voix d'adulte et se pinça à nouveau les lèvres. Tu es la seule au courant... avec mes parents adoptifs. Mon père et Marie ont fini par m'entendre et ils ont accouru. Marie m'a ramené à l'intérieur pour téléphoner à la police alors que mon père restait dehors... Je ne l'ai plus jamais revu. Quand la police est arrivée, il n'y avait plus personne dans le jardin. L'ombre avait disparu avec lui.

— Mais alors, rien ne dit qu'il soit mort.

— La police l'a cherché longtemps sans succès. Marie s'est occupée de moi pendant ce temps. Mais mon père ne m'aurait jamais abandonné. J'ai beau tourner toute cette histoire dans ma tête, je me refuse à croire qu'il m'ait abandonné. J'étais tout ce qu'il lui restait. Il est forcément mort.

Un voile humide avait envahi le regard de Jérémy. Rachel n'avait plus envie de le bousculer. Elle avait percé une couche déjà bien douloureuse. Patience... Ne pas le bousculer... Mais il faudra que je sache... Je dois savoir.

— Tes parents s'appelaient comment ?

— Erik et Mégane... Erik avec un « K ». Mon grand-père était allemand et il avait insisté pour qu'Erik s'écrive avec un « K ».

Jérémy la regarda d'un air intrigué. Rachel semblait perdue dans ses pensées. Qu'est-ce qu'elle a ? Il lui serra spontanément la main dans la sienne.

— J'irai porter des fleurs demain. Cela fait une éternité que je ne suis plus allé au cimetière. Tu m'accompagneras ? J'aurai besoin de compagnie...

— Je n'aime pas les cimetières... Mais je viendrai, finit-elle par répondre.

4

Toulon, 21 juillet 2005, 06h53

MOURILLON, MAISON DE MAGGUÉ.

Alors qu'ils avaient improvisé une pause devant la télévision, l'idée de lui proposer la chambre d'ami pour la nuit lui avait effleuré l'esprit, mais il n'avait pas su aborder le sujet. Elle l'avait cependant devancé et s'était endormie sur le canapé. Respiration profonde, imperturbable, la tête enfoncée dans un coussin à fleurs, elle avait vraisemblablement décidé de dormir ici et lui avait ainsi évité ses maladresses habituelles.

Il l'avait portée dans la chambre d'ami, respirant discrètement le creux de son cou, puis il l'avait regardée quelques instants. Tel un ange sorti de nulle part, il lui semblait la connaître depuis toujours. Son visage, ses lèvres, ses yeux verts, et son débardeur rouge, l'avaient empêché de trouver le sommeil : Trois heures quarante-deux, la dernière heure affichée au réveil posé sur la table de nuit.

Il avait ouvert les yeux trois heures plus tard au son de la voix de Rachel qui était apparue dans l'encadrement de la porte pour lui demander s'il n'avait pas quelque chose à lui prêter pour qu'elle se change. Elle portait une serviette éponge couleur abricot, qu'elle avait enroulée autour de sa poitrine et qui descendait à mi-cuisse. Elle avait des jambes dignes d'une danseuse du Crazy Horse, le visage encore humide, les cheveux brillants, ébouriffés. Jamais, Jérémie n'avait mis autant de temps pour rechercher une réponse, une phrase, un mot. Sa tête dont le contenu avait

certainement été aspiré par un trou noir sub-spatial était totalement inutilisable. Cette fille est une fée sortie tout droit d'un rêve... « Je, je, je Je, je... » je bégaié comme un imbécile...

Après avoir récupéré son cerveau, les trous noirs sont parfois généreux, il réussit à lui dire que dans la chambre d'amis, au pied de la penderie, il y avait quelques affaires de sport qui feraient certainement l'affaire. Elle s'était retournée gracieusement et Jérémy avait scanné ses deux longues jambes irréelles, sans perdre la moindre trame de données. Les fées n'ont pas besoin d'ailes.

Rachel avait trouvé un bas de survêtement bleu-marine, et un tee-shirt gris, taille seize ans, qui lui allait bien. Instinctivement, elle jeta un coup d'œil aux vêtements dans la penderie ; de vieilles fringues démodées, qu'elle faisait glisser de proche en proche sur la tringle. À l'évidence elles avaient appartenu à Mégane, cette beauté hors norme, que tenait Erik par la taille et qui semblait prendre toute la place sur la photographie, tellement elle attirait le regard. Quelques jupes droites, deux jeans pattes-d'éléphant, plusieurs chemisiers de couleurs variées, une longue robe blanche en voile, vaporeuse, avec de la dentelle fine au niveau du col et des épaules. Rachel décrocha le cintre, la plaqua contre sa poitrine et se regarda dans le miroir. Cette robe semblait venir d'un autre temps. Le temps des princesses et des bals dansants. Ai-je l'air d'une princesse ? Elle ne donna pas de réponse à cette question. Ses traits se tirèrent, elle se sentit mal à l'aise : Sur le col, une auréole brune délavée s'étalait jusqu'à l'épaule gauche. Du sang ? Une robe de princesse tachée de sang... Qu'est-ce que cela veut dire ? Elle raccrocha le cintre, puis l'esprit préoccupé, regagna la cuisine pour y préparer le petit-déjeuner.

Une robe de princesse tachée de sang...

5

Toulon, 15 juin 1975, 7h40

MOURILLON, RUE CHAULIEU

La caserne des pompiers de Toulon avait élu domicile sur le boulevard, et les commissariats ne manquaient pas non plus. On était en 1975. Bien avant que Jérémie ne naisse et que Rachel ne débarque dans sa vie. Cette époque portait l'histoire d'Erik et Mégane. Ce moment, celui de leur rencontre.

En ce jour bien particulier, les sirènes hurlaient au loin ; le bruit de la civilisation moderne, insensible aux malheurs qu'il annonçait. Et bien que derrière chaque sirène, il y ait des pleurs, des cris, de la douleur, et parfois, simplement un silence fatal, Erik, faisait comme tout le monde : Il n'y prêtait plus attention depuis des années. Il ne pouvait imaginer qu'il allait accompagner les suivantes et que sa vie allait prendre un chemin inattendu.

Comme tous les matins, Il regagnait l'artère principale du Mourillon où se trouvait son magasin. Une petite épicerie de famille qui avait survécu aux deux guerres, à tous les genres de sirènes, à tous les genres de malheur...

Une brise agréable lui caressait le visage. Pour une fois, il n'était pas poussé dans le dos par le Mistral. Et à Toulon, il faut le savoir ; quand le vent ne souffle pas, le temps a tendance à tourner à la pluie. Comme il fait souvent très beau, il y a souvent tempête. L'air devenait humide, des

nuages noirs tourbillonnaient et convergeaient vers la ville. Bizarre, ce temps, pour un mois de juin.

Erik allait bon train, sans se douter qu'il ne restait que quelques secondes avant que sa vie ne bascule : A sa gauche, une petite ruelle où il plongeait quotidiennement son regard, histoire de ne pas se faire renverser par un chauffard. Cette fois-ci, il ne traversa pas, il s'arrêta. Ses yeux se figèrent sur le fond de la ruelle où il se précipita : à cinquante mètres, une femme était étendue sur le sol : sa robe en voile blanc flottait dans un étrange courant d'air tourbillonnant. Il arriva sur elle, à bout de souffle – ce n'était pas un grand sportif, et les sprints matinaux n'étaient pas son fort - et se laissa tomber sur les genoux ; il grimaça de douleur. Respire, respire, calme-toi. Il se pencha. Elle semblait morte, au mieux inconsciente. Il glissa la main derrière sa nuque pour lui relever la tête, mais la retira aussitôt. Du sang ! Du sang encore tiède imprégnait le fin tissu brodé. Du sang, du sang sur sa main. Horreur. Il l'essuya sur la jambe de son jean avec nervosité, et cria pour demander de l'aide ! Une fois, deux fois, ... cinq fois ; Personne. Quelqu'un, aidez-moi. « Au secours ! Aidez-moi ! »

Enfin un riverain ahuri ouvrit ses volets et lui annonça qu'il prévenait les secours. Les sirènes, vite, les sirènes ! Jamais, Erik ne les avait attendues avec autant d'impatience. Il tendit l'oreille : Pas de sirène, juste un bourdonnement sourd au dessus de sa tête. Il leva les yeux et découvrit avec stupeur un regroupement important de papillons, à la verticale, au-dessus de lui. Ils étaient énormes. Non, ils étaient monstrueux et se heurtaient les uns les autres avant de tomber sur le goudron où ils exécutaient une dernière danse spasmodique. Leurs corps aux ailes déchirés gisaient à côté de lui, à côté d'elle.

Soudain, les premières gouttes s'abattirent sur Toulon. La pluie, il ne manque plus que ça !

Elle avait la peau claire, des cheveux blonds bouclés. Elle était mince. Le corps d'une jeune femme. Sa poitrine respirait faiblement. Le corps d'une femme sensuelle. Une chaînette au fermoir cassé avait glissé dans le creux de ses seins. Il tendit la main et la saisit. À l'extrémité, se balançait un pendentif de petite taille. Il l'observa un instant avant de le glisser dans sa poche. Il formait un huit ou le symbole de l'infini : deux cercles qui se rejoignaient. Un étrange bijou. Il ne savait pas encore qu'il le cacherait volontairement pour lui éviter de se rappeler. Elle avait des bras gracieux, de fins poignets aux mains de cire. Les sirènes, vite, les sirènes. Il lui prit la main. Ses poignets étaient marqués au sang. Elle portait une fine gourmette en or gravée du prénom de Mégane. Mégane, tiens bon. Les sirènes arrivent...

Le ciel frappa un grand coup. Les fenêtres des maisons bordant la ruelle tremblèrent. La pluie s'affala sur la ville avec une rage hors du commun.

Les sirènes, vite, les sirènes. Tiens bon Mégane, tiens bon. Ne lâche pas, il faut vivre. Chaque seconde semblait interminable, il se sentait inutile. Il était inutile.

La pluie pesante imprégnait ses vêtements. Les papillons décrivaient à présent des cercles en tournoyant dans l'eau comme des cercueils jetés à la mer.

Dix minutes : C'était la moyenne ; une ambulance du SAMU apparut à l'entrée de la ruelle, sans sirène ! Il souffla de soulagement. Le véhicule s'engouffra en marche arrière pour s'arrêter à quelques pas.

Mégane fut conduite d'urgence à l'hôpital où Erik l'accompagna. Il passerait un coup de fil à Marie, sa stagiaire, pour qu'elle ouvre la boutique dès que possible. Il y aurait quelques commandes en retard et des clients (courageux de sortir par un temps pareil), en colère, mais rien de bien grave ; il leur offrirait une petite bouteille de derrière les fagots.

L'important, c'est elle... Mégane. Accroche-toi...

La suite dans Huit

Jérémy, interne en pédiatrie à Toulon, rouvre la maison de famille abandonnée depuis vingt ans et reconstitue l'histoire de ses parents disparus. Une épopée fantastique à travers le temps et l'espace.



Acheter le format broché

FREDERIC-BAROZZI.FR

© Frédéric Solo. Extrait offert : reproduction et diffusion commerciales interdites.